SUR QUELQUES INSCRIPTIONS DU PAYS BASQUE ET DES ENVIRONS

Il m'est arrivé, comme d'ailleurs à bien des étrangers pendant les premières semaines de leur arrivée dans un pays nouveau, avec l'enthousiasme et l'excitation des découvertes continuelles, vraies en réalité ou en apparence seulement, d'être porté à croire que j'étais le prèmier à découvrir ou á apprécier à leur juste valeur beaucoup de belles choses. Nous croyons facilement que ces objets, ces paysages, cette architecture, ces inscriptions, ces moeurs sont aussi inconnus aux autres qu'ils nous l'étaient hier encore à nous-mêmes; et nous nous empressons d'écrire tout d'un coup sur le pays un livre ou au moins un mémoire qui, nous le croyons, dépassera tout ce qu'on en a dit jusqu'à ce jour.

Inutile de dire que tout cela n'est qu'un mirage du grand désert de notre ignorance. Peu à peu nous apprenons à nous méfier de ces superbes conclusions. Ces beautés ou de la nature, ou de l'art, ont été vues et décrites par une foule de curieux avant nous. Elles ont eu des admirateurs aussi enthousiastes et beaucoup plus éclairés que nous. Le livre que nous croyons pouvoir écrire devient tous les jours de plus en plus mince; le mémoire se restreit bientôt á de très minimes proportions. On est étonné d'abord de l'ignorance des indigènes, de leur absence complète d'appréciation des merveilles de leur pays; on est presque tenté de les mépriser. Mais peu à peu, après plusieurs années de séjour, si, au lieu de nous contenter d'une admiration banale, nous nous efforçons d'étudier un peu sérieusement ces objets, de rechercher l'histoire véritable de l'art, de l'archéologie, des mœurs, de l'histoire naturelle, scientifique ou politique du pays, alors nous

constatons avec surprise un complet revirement dans nos premières idées. Au lieu de vouloir guider, nous suivons nous-mêmes d'autres guides, nous nous confions à d'autres maîtres.

Nous avions lu peut-être quelques livres qui passent pour exacts, écrits dans notre idiome natif, ou quelques ouvrages également classiques dans la langue officielle du pays; nous avions accepté sans reserve toutes leurs conclusions. Nous n'avions que de la pitié pour les hommes du peuple qui ne peuvent qu'à grand'peine s'exprimer dans la langue officielle, qui parlent entre eux quelque idiome barbare, quelque patois sans littérature et sans livres. Mais, petit à petit, tout cela change. Nous soupçonnons d'abord, et nos soupçons deviennent ensuite rapidement une certitude, que ce ne sont pas toujours les indigènes de la région qui ont tort; mais, au contraire, les écrivains classiques, les littérateurs distingués, et surtout les auteurs étrangers, quelle que soit leur autorité dans leur propre pays. Alors nous tâchons au moins d'étudier, de lire, de comprendre un peu, enfin peut-être de balbutier quelques mots de ces idiomes si rudes, qui nous ont paru d'abord une quantité si facilement négligeable. Nous sommes enfin dans la bonne voie, si nous y ajoutons l'étude des documents, des archives, des monuments; si nous tâchons de saisir sur le vif les moeurs, les coutumes, les habitudes du pays chez les campagnards eux-mêmes; si nous ne nous contentons pas d'admettre comme parole d'Evangile tout ce que nous disent les guides, les cochers, les garçons d'hôtel, et toute la domesticité des villes d'eaux.... bientôt tout sera changé. Le livre ou le mémoire que nous aurions écrit-avec une confiance absolue, alors que nous savions seulement notre propre langue et la langue officielle du pays, reste toujours à faire. Nous commençons à reconnaître notre propre ignorance, l'insuffisance complète de nos moyens; au lieu d'être des interpretes et des conducteurs pour les autres, nous avouons que nous avons et que nous aurons toujours besoin nous mêmes d'interprètes et de conducteurs. Jamais un étranger n'arrivera à connaître l'idiome d'un peuple comme n'importe quel individu de ce peuple; il sera toujours exposé à se tromper sur les mots, sur les choses, sur les incidents les plus ordinaires de la vie actuelle. Mais c'est quelque chose cependant d' avoir appris à pouvoir se servir autant que possible de la langue, des documents, des monuments du pays même.

Cette vérité générale doit se traduire pour les études qui intéres-

sent le département des Basses-Pyrénées, d'abord par une méfiance profonde envers tout ce qui a été écrit en français sans aucune connaissance des langues, des archives ou des monuments du pays; ensuite par la résolution de n'accepter rien dont il ne se trouve des traces soit dans l'euskara, soit dans les patois gascons du département.

A quel propos, me dira-t-on, cette dissertasion critique vient-elle ouvrir une étude sur les inscriptions du Pays Basque et des alentours? Elle est plus utile peut-être qu'il ne paraît. Les pages suivantes ne sont guère qu'une confession de mon incapacité, et celles qui précédent pourront, tout au moins, me servir d'excuse.

Le premier sujet qui m'a tenté quelques mois après mon arrivée dans ce pays, fut d'écrire un mémoire sur les inscriptions arabes et l' influence des Arabes dans les Basses-Pyrénées. Je ne savais pas un seul mot d'arabe, mais un de mes amis intimes était l'un des premiers professeurs d'arabe de l'Angleterre: je crus pouvoir, grâce à lui, me tirer aisément d'affaire. Je me mis donc avec enthousiasme à copier, compulser, interpréter toutes les inscriptions, tous les monuments plus ou moins arabes.

Il y en avait qui sautaient aux yeux: *Fuenterrabía,* Fontarabie: l' *Atalaye,* à Biarritz; le lac *Mouriscot;* les inscriptions *d'Etsaut,* dans la vallée d' Aspe; l'église de *Sainte-Engrâce,* et maint autre exemple de l'architecture arabe. Tout cela dérivait évidemment des Maures ou des Arabes d'Espagne; c'était accepté comme tel par tout le monde: *Vox populi, vox Dei.*

Malheureusement, comme on le ssit aujourd'hui, pas un seul de tous ces mots, pas une de ces inscriptions, aucun détail de cette architecture, n'est vraiment arabe.

Le mot *Fuenterrabía,* Fontarabie, la fontaine des Arabes, n'a rien à faire ni avec una fontaine, ni avec les Arabes. C'est un exemple de la façon étrange dont les Romains traduisaient parfois en latin les noms indigènes. Ils prenaient simplement le premier mot latin qui ressemblait un peu au son du mot indigène, surtout s'il convenait à quelque détail. topographique de l'endroit. Ils croyaient arriver ainsi à une véritable interprétation. Le nom basque de *Fuenterrabía* est: *Ondarrabia* «les deux sables, les deux bancs de sable, entre deux bancs de sable», qui répond très exactement à la situation de la ville vue du côté de la mer. Les Romains le voyaient: mais ils voyaient aussi tous les jours le torrent de la marée descendre à la mer, en face de la

ville, avec une rapidité vertigineuse. Ceci, sans doute, leur suggérait l'idée que *Ondarrabia* était *Onda* - unda, *rabi* - rapidus; *Ondarrabia* devait donc être *fons rapidus;* et ce *fons rapidus* latin est devenu *Fuenterrabía, Fontarabie.*

Il y a plus d'un exemple de ce curieux procédé de traduction latine des mots indigènes. Le nom basque de *Roncesvalles, Roncevaux,* est *Orreaga* «les genévriers, lieu abondant en geriévriers»; les latinistes en ont fait Roncida ou *Runcida vallis, Roncivals, Rencesvals,* des chansons de Gestes, «la vallée des broussailles». Un autre exemple est celui de *Libredon,* en Galice, originairement celtique: *Llwybr dun* de *Llwybr* «chemin», et *dun* ou *don* «colline ou forteresse»; appellations conservées encore dans les noms gallegos: *Monte Burgo, Libredon* et *Castelo do caminho* «château du chemin». Les Romains en ont fait *Liberum donum;* deux mots latins qui se rapprochent le plus par la prononciation de *Llwybr don,* mais qui signifient «don gratuit», un véritable non sens; de *Liberum donum,* les Espagnols ont fait *Libredon;* ces deux formes se rapportent non à la signification des mots, mais seulement à la similitude des sons.[1] Dans le plus ancien vocabulaire basque connu, les vingt mots cités dans le *Codex calixtinus* du XIIe siècle, nous lisons: *Presbiterum* (prêtre), *belaterra.* Le brave pèlerin qui a écrit ces mots savait bien qu'on lui avait donné *belaterra* comme le mot basque signifiant «prêtre», mais seduit par le son latin des syllabes, il ne peut pas s'affranchir de l'idée qu'ils doivent avoir une signification latine, et il ajoute cette naïveté: «*Belaterra,* quod interpretatur *pulcra terra*», c'est-à-dire ce qui se traduit «belle terre».[2] Voilà ce que les noms basques ou celtiques sont devenus dans les bouches romaines.

Mais *l'Atalaye,* au moins, est-il assurément arabe? car *Atalaya* veut dire en arabe «une guérite». Je remarquai bientôt que les vieux Biarrots et les vieilles Biarrotes (c'était à une époque où il y avait encore de vrais Biarrots, du temps de Larrebat), prononçaient toujours et très distinctement *La Tallaie,* et jamais *l'Atalaye.* Je trouve aussi le nom ainsi écrit: *La Talaye,* en 1619, dans un document cité par Francisque Michel *(Les Races Maudites,* vol. II, p. 190). Je ne sais pas

(1) *Recuerdos de un viaje a Santiago de Galicia,* por el P. Fidel Fita y D. Aureliano Fernandez-Guerra (Madrid, 1880), pp. 27, 69, 75.

(2) *Recuerdos de un viaje a Santiago de Galicia,* por el P. Fidel Fita y D. Aureliano Pernandez-Guerra (Madrid, 1880), p. 58.

trop ce que veut dire *La Talaye,* mais il y a évidemment la même distinction à faire entre *l'Atalaye* et *La Talaye,* qu'entre *La Rhune,* qui n'a aucun sens dans aucun idiome, et *Larrhun,* qui est la forme basque originale.

Le nom du petit lac *Mouriscot* semble réellement s'attacher au passage des *Moriscos,* en 1610; mais il y avait certainement quelque nom antérieur, probablement basque, qui a été perdu. En tout cas, il n'a rien à faire avec l'invasion arabe du VIIIe siècle. Il est curieux de constater aussi que le nom de la *Négresse,* ou plutôt de la halte de la Négresse, près de la gare de Biarritz, n'a aucun rapport avec le nom du lac *Mouriscot.* Des vieillards m'ont plus d'une fois affirmé sur place que le nom provenait d'une véritable négresse qui avait tenu l'auberge, qui était très aimée de sa clientèle, et qui a légué son nom à la petite localité.

Tous les itinéraires des Basses-Pyrénées portent des inscriptions arabes d'Etsaut, dans la vallée d'Aspe. J'ai visité l'endroit bien des fois, mais je n'y ai jamais vu trace d'inscription arabe. Ce que j'y ai vu, c'est le monogramme du Christ dans sa forme grecque, les armoiries de la famille de Lembeye, et les Vaches de Béarn sculptées sur une vieille tour. Au village de Broce, de l'autre côté du Gave, vis-à-vis d'Etsaut, il y a beaucoup plus de restes des XIIIe et XVe siècles, mais rien d'arabe. A Tardets et Licq, dans la vallée du Saison, il y avait, disait-on, des inscriptions hébraïques dans les églises; elles consistaient simplement dans la mention, en vieux français, de dons pour l'entretien de l'autel et pour l'éclairage de l'église.

Il en est à peu près de même pour l'architecture. Je n'ai jamais pu constater des traces certaines d'architecture arabe. De la romane, du romantique, de l'ogivale, bien souvent; mais jamais d'arabe. Je crois que ce qui a peut-être trompé certains écrivains ou archéologues, c'est la ressemblance sur quelques détails de l'architecture arabe, avec l'architecture romane ou romantique. Toutes les trois dérivent de l'ancienne architecture latine. L'arabe vient du romano-byzantin; la romane, du gallo-romain; le romantique, du lombardo-romain. Il y a parenté entre elles, et une certaine similitude sur quelques points, mais la dérivation historique est tout à fait distincte. Les architectes et les restaurateurs s'y sont trompés plus d' une fois. Pour celui qui voit pour la première fois l' église de Ste-Engrâce comme elle est à présent, c'est un bâtiment moitié arabe. Pour ceux qui l'ont vue dans

son état primitif il n'y a rien d'arabe, mais simplemente du roman. J'ai demandé à un architecte que j'ai rencontré par hasard à Mauléon, comment on avait pu se tromper à un tel point. Il m'a répondu que l'inspecteur général avait voyagé beaucoup en Espagne, qu'il était un admirateur passionné de l' Alhambra, et que depuis lors il voyait de l'arabe partout. Je n'ai pas besoin de fournir d'autres preuves de cette manie de restauration maladroite dans les Basses-Pyrénées; elles éclatent partout.

Enfin, non obstant tant d'affirmations contraires, je n'ai pas trouvé des traces bien conservées, ni de la langue, ni des inscriptions, ni de l'architecture arabe dans le Pays Basque; c'est pour quoi mon memoire, sur l'influence arabe dans le département des Basses-Pyrénées n'a jamais été écrit, comme bien d'autres chefs-d'oeuvre morts avant de naître.

Mais au lieu de chercher ce qu'il n'y a pas, recueillons plutôt ce qu'il y a. Je n'ai pas la prétention de faire une épigraphie des Basses-Pyrénées, pas même de cette partie du département que j'ai le plus visitée. Mes moyens et mon savoir sont tout à fair insuffisants. Mais eu feuilletant, il y a quelques mois dans un moment de loisir, mes vieux carnets de voyages, j'y ai trouvé des copies de quelques inscriptions relativement modernes, qui ne seront pas peut-être tout à fait dépourvues d'intérêt pour notre Société. Je les recopie ci-après, surtout parce que j'ai quelques raisons de croire que plusieurs de ces inscriptions se dégradent ou se perdent. Il y en a que j'avais vues autrefois et que j'ai recherchées en vain dans une récente visite. Il y en a d'autres que je n'ai pu réussir á copier exactement. J'espère que cette publication excitera quelq'un de mes collègues, plus jeune et mieux doué que moi, à compléter cette petite collection.

Je ne peux pas entamer la grande discussion sur l'authenticité de l'inscription de Hasparren. Elle a attiré l'attention des plus grands savants, et la cause n'est pas encore décidée.

WENTWORTH WEBSTER.

(A suivre)

SUR QUELQUES INSCRIPTIONS DU PAYS BASQUE ET DES ENVIRONS

(Suite)

La dernière fois que j'ai passé auprès du pont d'Escot, à l'entrée de la vallée d'Aspe, j'ai encore fait une copie de l'inscription gravée sur le rocher. J'y ai lu:

ZVALVERAIUS CERHVER
BIS HANC VIAM RESTI
TVIT CAE
VALERIANVS
AMICVS

Cette inscription peut bien être authentique, mais elle a certainement été retouchée par quelque lapidaire. Il m'a semblé même qu'elle était plus claire et plus lisible, la dernière fois que je l'ai vue, qu'elle ne l'était autrefois. Il est constaté dans les anciens itinéraires qu'une route romaine passait par là, tout le long de la vallée d'Aspe, et traversait les Pyrénées à Somport (Summus Portus). En outre, nous trouvons encore un Valerianus dans la belle inscription conservée dans la chapelle de la Madeleine d'Aranhe, près de Tardets. Sur la lecture de celle-ci il n'y a guère de doute. Les lettres sont de la plus belle époque, et le marbre est bien conservé:

FANO
HERAVS
CORRTSE

HE*SACRVM
G*VAL^A VAL^E
RIANVS

Pour l'interprétation des syllabes mystérieuses HERAUSCORRTSEHE, je n'ai aucune conjecture à faire; mais nous avons ici un Valerianus faisant une dédicace ou une offrande à un Dieu quelconque, et ce fait rend l'authenticité de l'inscription du pont d'Escot gravée par le même, ou par un autre Valerianus, ce qui est plus probable.

Je laisse de côté les inscriptions de l'église de Bielle, dont le regretté M. Paul Raymond a fait une excellente monographie.

Mais ce n'est pas un mémorie classique que je voudrais faire. Ce sont plutôt sur les inscriptions relativement très modernes que je veux attirer votre attention; sur los inscriptions devises pieuses ou naives qu'on trouve aux frontons des vielles maisons basques ou gasconnes: usage presque perdu aujourd'hui, mais dont il vaut la peine peut-être de sauver de l'oubli les derniers vestiges.

L'inscription la plus répandue, que j'ai copiée sur quatre maisons différentes dans les environs de Saint Jean-Pied-de-Port et de Baïgorry, et qui existe, je crois, dans bien d'autres endroits, est celle-ci:

Memorare novissima tua
Et in œternum non peccabis.

«Souviens toi des dernières choses—Et tu ne commettras pas de péché pour l'éternité».

Comme souvent dans le Nord de l'Espagne et dans le Pays Basque, le *b* est écrit *v* dans deux de ces inscriptions: peccavis au lieu de peccaBis.

Une maison de Saint Jean-Pied de-Port porte:

Post funera virtus vivit.

«La vertu vit aprés la mort»

Une autre inscription perpétue la cherté des vivres en 1799:

André Fitere
l'an 1799
La froment f^t à 15 ls.

Les inscriptions basques, contenant autre chose que les noms des propriétaires, sont rares; en voici une de 1671:

GVTIAREQVIN. DVÇVN. BASQVIA. AS
QVI. DVÇVLA. JOANNES. DIRIBARNE.

«Vous avez le diner avec peu.—Que vous ayez assez. Joannes Iribarne».

L'auberge de Bidarray, qui est au bout du pont, mêle le latin et le basque:

Anno Domini 1744. Domus ista
Voca bitur Çubiburu.

«Cette maison sera appelée: Tête du Pont».

Il y a une longue inscription sur une maison près de Lecumberri, que je n'ai pu copier entièrement. On a besoin d'une échelle pour l' étudier á son aise. C'était évidemment autrefois une maison religieuse ou un oratoire. Voici tour ce que j'aî pu ou cru y lire:

«Sta capelani anaxi a saucita fuit a C. Vill. Ermodecuruch eta..... anno domini 1611. C. V. S. summa a principali sestertio septem IIIIA librarum minister hujus Capellani et tenebitur celebrare missam ommibus diebus et etiam instruere omnes qui illi accesserint discendi causâ doctrinam».

Les premières lignes parlent de la dédicace de la maison comme chapelle par un certain C. Vill Ermodecuruch et (son épouse?) dans l'année 1611. Un certain fonds et ses revenus sont affectés pour l'entretien d'un chapelain ou ministre; qui est tenu à dire la messe tous les jours, et à instruire tous ceux qui veulent apprendre la doctrine chrétienne. Malheureusement le bon latiniste a été tellement classique dans l'énumération de ses monnaies qu'il est á peu près impossible de constater dans l'équivalent de notre argent d'aujourd'hui ce qu'il voulait dire. Peut être existe-t-il quelque document sur cette donation dans les archives du diocèse.

A Larrau, il y a une inscription dans le porche de l'église:

Hoc hujus almæ
Domus synciput
Structum est
Abbate Dº Boyer
Vº D. Fedo Abbot
Præ Jauregueian

Anno infra posito
Metro. Jan. D. Corton
Duq.

«Ce porche de cette—Maison de Paix—Fut construite—Par l'abbé Dominique Boyer—Vicaire Dom. Ferdinand Abbot.— Jauregain maire —Dans l'année sous-scrit—Jean D. Corton archevêque—Dvq.»

Un kilomètre avant d'arriver à Sainte-Engrâce, il y a à côté du sentier une petite crois brisée avec quelques lettres d'une inscription, elle rappelle l'ancien lieu de pèlerinage:

STA ENGRATIA ORA
PRO [NOBIS] 174...

«Sainte-Engrâce priez pour (nous) 174....»

Sur une maison de Tardets, on lit encore:

†
IHS
SIT NOMEN
DOMINI BENE
DICTVM. A'T. 1662

«Jesus» ou «Iesus hominum salvator. Jésus le sauveur des hommes—Que le nom du Seigneur soit béni».

Sur une maison de Cardresse:

Aimes (sic) et crains Dieu de tout ton cœur. 1686.

Sur l'horloge d'Eygun, dans la vallée d'Aspe:

Sic umbra vita fugit.

«La vie fuit comme une ombre».

Sur celle d'Urrugne:

Vulnerant omnes, ultima necat.

«Tous (les moments ou coups) blessent, le dernier tue».

Sur celle d'Óssès:

Orhoit hilcea.

Souviens-toi de la mort».

A Ascain, á l'entrée du verger de Joannes de Sassiondo évèque de Bayonne:

Le bon Dieu vous soit en aide. 1575.

Sur une maison de St-Pée-sur-Nivelle:

Post fata resurgo. 1815.

«Après le mort, je ressucitte. 1815».

Saint-Jean-de-Luz se vante de l'inscription sur la maison *Joanoenea:*

L'Infante je reçus l'an mil six cent soixante
On m'appelle depuis le chasteau de l'Infante.

Mais Sare est tout aussi fier de son inscription basque de la même époque.

Sarari balhorearen eta leyaltasunaren saria emana Louis XIV. 1693.

«A la commune de Sare. Récompense du courage et de la loyauté. Doné par Louis XIV.».

Incrustés les mur de la cour d'une metairie, sur la propiété de Mme Delporte, près de Saint-Jean-de-Luz, il y a les restes du sopport de la guillotine pendant la période révolutionnaire. Les seules lettres vissibles sont:

LA TERR
HESSES
TYRANNIE

Cela veut dire, je crois «fa (it) la terr (eur) (ric) hesses tyrannie»,[1] le reste est emmurré. Je n'ai trouvé nulle part aucune mention de cette inscription. Les archives de l'époque, qui existalent dans la mairie de Saint-Jean-de-Luz, ont été détruites. C'est M. Vincent Barjonnet, ancien maire de Saint-Jean-de-Luz, qui m'a signale le premier l'existence de cette inscription. Il tenait de son père que les pierres de la guillotine avaient été ainsi employées dans cette métairie.

WENTWORTH WEBSTER.

(A la fin)

(1) Peut-être: «La terreur chasse la tyrannie».

verdugo y alquiler de las cabalgaduras para éste, el fraile, el reo y el carcelero «que fué á volver las prisiones que llevó». En la Junta de Mayo se ratificó todo, y más tarde, para demostrar que ejercia jurisdicción, el Diputado, acompañado de los Alcaldes de Hermandad y Cuadrilleros llegaron con «atambor y en orden de guerra hasta la puente de Miranda donde pusieron una horca».[1]

VICENTE G. DE ECHÁVARRI.

(Se continuará)

SUR QUELQUES INSCRIPTIONS DU PAYS BASQUE ET DES ENVIRONS

(FIN)

Au cap Higuer, prés de Fontarabie, le vieux port porte sur sa façade:

Philipus II Hispanaum
Indiarumq Rex
Ad reprimenda piratum
Latrocinia hoc Santermi
Castellum extruere mandavit
Anno Domini. MDXCVIII

Siendo Don Juan Velazquez Gener' de esta Provincia.

«Philippe II, roi des Espagnes et des Indes, ordonna de construire ce château de Santermi pour réprimer le brigandage des pirates, a. D. 1598. Don Juan Velazquez étant général de cette province».

Les pirates furent, je crois, des corsaires anglais, surtout sir Francis Drake, qui avait saccagé La Coruña en 1589. Le comte d'Essex attaqua Cadix en 1596.

Mais, laissant ces souvenirs de guerre et de tristesse, revenons á

(1) Hito, mojón ó límite.

des compositions plus agréables et plus spirituelles; sur la maison du curé d'Aren, dans le val d'Azun, on lit:

Curialis Domus.

—

Ædes, Grex, Pastor, se per tria vincula nectunt.
Grex sumptu, cura pastor, et arte domus.
Hoc opus est plebis, Pastoris cura recentis;
Hæc me prima dedit, me tenet iste prior.

1705

«La maison, le troupeau, le pasteur, sont unis par trois liens:—Le troupeau par la dépense, le pasteur par son zèle la maison par l' art.—L'ouvrage est du peuple, le zèle d'un pasteur récent.—Le troupeau le premier me donna, le pasteur me possède le premier».

Il y a là un jeu de mots très difficile á traduire. C'est la maison qui est censée s'adresser au lecteur. Le peuple (le troupeau) construisit la maison à ses frais, et la donna le premier au curé, qui fut le premier (*prior,* le prieur), à l'habiter.

Mais nous avons presque aux portes de Bayonne toute une série d'inscriptions de quelques latinistes de belle humeur, lesquelles valent la peine d'être transcrites. Malheureusement, je ne les ai pas copiées toutes.

Il y a, à Anglet, à la jonction des routes, à moitié de la distance entre Bayonne et Biarritz, à Saint-Jean, une auberge; en face, sur la colline orientale se dresse une tour haute et mince, entourée d'un jardin anglais, avec fontaine et parc. A l'entrée de la tour on lit cette adresse aux voyageurs:

Si quietus urbanusque
Sta viator et intra.
Si flagitium Societatis
Vaslator inimicus esses
Cito procul esto.
Sed cave,
Videt omnia Deus,
Et secretissima delicta
Sæpissime aperiunt leges.
B. C. L.

«Si tu es tranquille et aimable—Arrête-toi, voyageur, et entre.—Si tu as été un fléau de la société.—son ennemi et son dévastateur,

—Vite va-t-en loin.—Mais souviens-toi:—Dieu voit tout,—Et très souvent les lois découvrent les crimes les plus secrets.—B. C. L.»

Il y a, je crois, deux autres inscriptions dans la tour, une sur l'escalier, l'autre sur le sommet; je ne les ai pas copiées.

A la fontaine, il y a deux inscriptions; la première dit:

Amica virtutis aqua;
Vinum et ebrietas
Sæpissime vitiorum criminisque comites
Non Clitum servatorem suum
Alexander magnus occiderit
Si tantum aquam bibisset.

«L'eau est l'amie de la vertu.—Le vin et l'ivrognerie—Sont très souvent les compagnons des vices et du crime.—Le grand Alexandre n'aurait pas tué.—Son serviteur Clitus—S'il n'avait bu que de l'eau».

La derniére devise est plus sérieuse:

Aquâ, et fide in doctrina Christi
Homines Christiani facti sunt.

«Par l'eau et par la foi en la doctrine du Christ,—Les hommes ont, été faits chrétiens».

Il y a encore d'autres vers dont j'ai négligé de prendre copie, croyant pouvoir y revenir; mais, comme il nous arrive souvent, l'occasion ne s'est jamais renouvelée. Je ne sais rien de l'auteur de ces morceaux; je n'ai pu rien apprendre là-dessus des métayers. Il est probablement connu de quelqu'un de mes collègues; en ce cas, je le prie d'y ajouter le nom ici, ou en note. Peut-être, comme l'endroit est si près de Bayonne et d'un accés si facile par le tramway, quelqu' un de mes collègues pourrait-il visiter la propriété et copier tout ce que j'ai omis.

Mais c'est notre honoré président, M. Antoine d'Abbadie, qui nous a fait voir ce qu'un beau choix d'inscriptions et de devises, d' écritures diverses, peut faire pour l'ornamentation et l'agrément d' une maison. Il a couvert les murs, les plafonds, les corniches, les cheminées et les tapisseries de son beau château d'*Abbadia* (l'ancien *Aragorri),* de devises, d'inscriptions, de vers, dans bien de langues, mais toutes ayant quelques rapports avec ses études favorites, ses voyages, ses ancêtres, ses aspirations. Il y en a en latin, en grec, en arabe, en persan, en éthiopien, en erse (l'ancien irlandais), en anglais, en français, et surtout en basque. Le choix de ces morceaux

est remarquable autant par la beauté des sentiments exprimés, que par la perfection de l'écriture, surtout des caractères orientaux. Une maison ainsi ornée et enrichie devient quelque chose de plus qu'une demeure: c'est un être qui nous parle, qui nous accueille; un souffle de l'âme du maître y a passé.

J'ai à peu prés vidé ma besace. Il y a encore des inscriptions d'un autre genre qui vaudraient peut-être la peine d'être transcrites. Ce sont les inscriptions sur les cloches des églises. Il y en a une à Sare assez curieuse. La tradition veut qu'un capitaine de navires de Sare aurait rencontré en pleine mer un navire tout à fait abandonné. Sur le pont il y avait une assez grosse cloche. Il en prit possession et en fit don à l'église de son village. Elle est en bronze et porte cette légende:

Guten af Ishan
Jacob Martensen. *Stockholm, 1781*

Une cloche de la cathédrale de Vitoria, en Alaba, porte aussi une inscription scandinave:

GHEGOTEN INT JAER. 1531.

C'est du Danois, si je ne me trompe.

Ces faits rappellent la série de légendes inscrites autour de ces grands plats de bronze dorés, flamands ou hollandais, dont on se sert dans le Pays Basque aux mariages, aux collectes dans les églises, et à d'autres cérémonies de famille.

J'en ai vu deux avec des légendes à peu prés pareilles:

ICH BART GELVK ALZEIT

«Moi Bart heureux toujours».

E. H. BART AL°ZEIT GELVCK

E. H. Bart toujours heureux».

Un autre porte:

HILF GOT AVS NOT

«Dieu aide dans la nécessité».

Mais que veulent dire les lettres trois fois répétées sur la marge de deux de ces plats:

RAIEWISHNBI

Il y a quelques années ces plats étaient assez communs; ils sont, à présent, devenus rares dans le pays. Quelle en est l'origine? Je serais tenté de supposer qu'ils viennent d'Anvers et qu'ils datent du temps de la domination espagnole dans les Pays-Bas. En trouve-t-on de sembla-

bles dans la Belgique ou dans la Hollande? Il y a dans le Pays Basque des familles qui sont devenues basques, françaises ou espagnoles, comme les Dop, de Sare, et qui avaient émigré de la Hollande ou de la Belgique à cette époque; des familles catholiques qui cherchaient un pays oú la croyance religieuse ne fût pas divisée.

Pour conclure, je prie mes collègues de me pardonner de les avoir invités à un repas aussi maigre et si peu digne de leur attention. J'ai hésité longtemps à écrire ces lignes. J'esperais toujours faire un travail plus complet, plus abondant; mais les souffrances, la vieillesse et les infirmités de la vieillesse m'ôtent toute espérance d'en pouvoir faire davantage. C'est aux plus jeunes, aux mieux doués, de recueillir de nos mains tremblantes la tâche interrompue; avec les moyens de communication plus faciles, la science plus étendue, la méthode de recherche plus assurée d'aujourd'hui, de complèter nos travaux, et de faire mieux que nous n'aurions jamais pu la faire nous-memes.

WENTWORTH WEBSTER.

P. S.—A propos de l'inscription latine d'Escot, M. l'abbé V. Dubarat fait cette remarque dans ses *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne* (1re année, 5e livraison, juin 1892, p. 274):

«On ignore généralement qu'un ouvrier espagnol fît sauter, en 1886, le rocher sur lequel ètait l'inscription romaine, pour le transformer en gravier»,

Je dois l'obligeance de M. E. Spencer Dodgson la connaissance d'une autre inscription basque de St-Jean-de Luz, rue St-Jacques, n.º 11.

Gutirekin bakea
Cerutik urre mea.
Hirigoity eta Haraneder. 1669.

«La paix avec peu-(Est) une mine d'or du ciel.»

M. J. Vinson me signale une vingtaine d'autres inscriptions qu'il a relevées sur diverses maisons du Pays Basque; je le prie de les publier dans l'EUSKAL-ERRIA.